

Chapitre 10 - Le bateau

- Mais... Nous ne savons pas nager ! dit Bertie.
- Moi non plus, dit sir Francis.
- Oui, mais vous savez voler ! dit Félix. Pas assez loin !
- Alors comment... ? demandèrent-ils.
- Assis, les gars, et posez vos béquilles ! 'Coûtez-moi bien. Vous pensez bien que j'aurais pas dit de quitter l'île si j'avais pas eu un plan précis. Quand j'dis « prendre la mer », ça veut dire : partir en bateau !
- Un bateau, qu'est-ce que c'est ?

Sir Francis comprit que ce mot ne signifiait rien pour eux.

- C'est une chose en bois qui flotte sur l'eau. Les singes de mer sont venus d'dans et c'est là-d'dans qu'ils ont embarqué vos compagnons morts, vous vous souvenez ?

Bertie et Félix frissonnèrent.

- Comment pourrions-nous jamais oublier ? dit Bertie. Mais je ne comprends toujours pas, Franck. Nous n'avons aucune de ces choses en bois.

- Mais si ! Y en a une plus loin sur la côte. A une demi-journée de marche peut-être. Un jour, peu après le typhon, j'ai volé par là. La plage était pleine de débris d'épaves à cause du raz de marée. Y avait des bouts de mât, des morceaux de ponts et toutes sortes d'épaves. Eh bien, par miracle y avait une des deux pinasses jetées sur le sable juste au-dessus de la laisse d'eau vive. J'me suis posé dessus. Elle est tout à fait saine. Une bonne coque de noix. Pas de rames, bien sûr. Emportées. De toute manière, aucun d'entre nous ne peut ramer. Mais y a d'la place à bord pour huit rameurs et pour l'homme de barre, donc y a d'la place pour huit dodos et un perroquet vert. Qu'en dites-vous, les gars ? On prend la mer et on fend les flots ?

Bertie et Félix ne répondirent pas. Tout cela était si nouveau pour eux ! Qu'ils fendent les flots, eux, Béatrice, Fatima, la petite Fantaisie, le jeune Tavistock, le vieil Hugo et tante Florence, sous les ordres de sir Francis Drake ? Mais, en fait, le danger était-il si immédiat ? Pourquoi quitter leur île ?

La réponse arriva de façon dramatique.

Pendant que sir Francis parlait aux pères, Béatrice et Fatima étaient allées se tremper les pattes dans la mer, tramant derrière elles Tavistock, boudant. Il avait été grondé par sa mère pour n'avoir pas joué gentiment avec Fantaisie. Celle-ci, restée en haut de la plage, se lissait le plumage lorsque soudain une véritable armée de rats apparut. Furtifs et silencieux, pareils à un tapis gris sur le sable doré, ils avançaient vers la dodelette qui ne se doutait de rien. Ils étaient quasiment arrivés sur elle au moment où elle les aperçut.

- Au secours ! hurla-t-elle.
- Papa arrive, mon petit ! cria Félix.
- Filez, sales bêtes ! vociféra Bertie.

Leurs pattes résonnaient bruyamment.

Quant à sir Francis, il vola sur les rats en les assourdissant de ses cris. « Bas les pattes, gibiers de potence ! » A ce vacarme, au bruit et à la vue des grands dodos les chargeant, les rats hésitèrent, grognant et poussant des cris grinçants, puis reculèrent et s'enfuirent. Plus téméraires, quelques rats bondirent sur la pauvre Fantaisie terrifiée. Ce fut pour mourir transpercés par les coups de bec ou broyés sous les pattes des dodos acharnés. ! Le reste de la famille accourait.

- Ça va, ma chérie ? cria Fatima à sa fille.
- Pourquoi ne fais-tu jamais ce qu'on te dit de faire ? lança Béatrice à son fils.
- Ce n'est rien, chéri, dit tante Florence à son petit-neveu.

Hugo, arrivé le dernier, percuta avec férocité un corps gris et flasque.

-Tiens ! Voilà pour toi ! Un rat mort et trépassé !

Encore essoufflés par leurs efforts, Bertie et Félix se regardèrent puis regardèrent sir Francis.

- La question est réglée, dirent-ils. Il faut essayer la mer.
- Bien parlé, frères. Larguez les amarres ! Suivez-moi, faut pas craindre les départs, remettez-vous-en au vieux Franck, c'est votre rempart.
- Allez, venez tous, dit Bertie, suivons Franck.
- Pourquoi ? demanda Béatrice.
- Pourquoi ne jamais faire ce qu'il faut? fut la réponse de Bertie à sa femme, ce qui fit sourire Tavistock.

Les huit dodos se mirent en route le long de la plage, suivant les instructions de sir Francis.

- C'est plus long par ici, mais plus facile pour les petiots, plutôt que de traverser les terres.

En fait il avait réfléchi qu'à l'intérieur de l'île, dans l'épaisse végétation tropicale, les rats pouvaient à tout moment leur tendre une embuscade. Mais là, à découvert, on ne pouvait pas les surprendre. Il aurait fallu une témérité folle aux prédateurs pour affronter six dodos adultes en colère.

Pendant que les dodos martelaient le sable de leurs pas, sir Francis volait devant car il marchait affreusement lentement. De temps en temps il attendait les dodos, puis il reprenait de la hauteur pour prévenir tout danger.

Une fois, il vit dans une clairière une grappe de rats se repaissant de la carcasse d'un animal. Il vola sur eux pendant qu'ils le défiaient en crachant de rage. Il vit qu'ils mangeaient un dodo mort, qu'il supposa être mort de vieillesse. Mais, en s'éloignant, quelque chose lui dit que ce n'était pas en réalité la cause de sa mort... Les dodos furent priés d'activer le mouvement.

La nuit tombée, ils ne voyaient toujours pas le bateau. Ils se reposèrent un moment, car les deux dodelets étaient fatigués et avaient mal aux pattes.

Les adultes formaient un cercle autour de Tavistock et Fantaisie, tournés vers l'extérieur. Bien que dans l'obscurité on pût entendre des petits cris grinçants et des courses furtives, les rats n'étaient pas prêts à affronter six becs crochus. La lune se leva alors et les dodos accélérèrent une fois encore le pas.

C'était la pleine lune, si claire et si brillante que sir Francis put voler comme en plein jour. Il revint bientôt à toute allure avec de bonnes nouvelles.

- On y est presque, mes jolis ! cria-t-il. Elle est juste là, après le prochain cap.

Effectivement, les dodos ne mirent pas longtemps à apercevoir la barque du navire. La pinasse était couchée sur le sable juste au-dessus de la laisse d'eau vive, la proue tournée vers la mer. Les oiseaux l'entourèrent et l'inspectèrent avec anxiété.

- On peut bien monter dedans, Franck, mais comment la faire aller sur mer? demanda Bertie.

- Y aura même pas à bouger une aile, Bertie, dit sir Francis. C'est la mer qui fera tout le travail. C'est l'époque de la marée d'équinoxe, qui fait monter au plus haut l'eau sur la plage. Si mes calculs sont exacts (et le vieux Francis Drake connaît la mer), ce soir, au milieu de la nuit, ce sera la plus haute marée de toute l'année. Nous sommes tombés pile. Une heure de plus, et la barque aurait été emportée. Allez, matelots, à bord !

Les dodos grimpèrent comme ils le purent sur les plats-bords de la pinasse et se juchèrent avec maladresse sur les bancs. Sir Francis Drake prit place à l'arrière. Tous fixaient le front des vaguelettes que la marée rapprochait. Tout à coup, ils sentirent le bateau frémir légèrement. Enfin, une vague toucha la proue.

Ils étaient tous si absorbés à surveiller l'approche de l'eau que pas un ne pensait à regarder derrière le bateau. Là, au moins cinq cents paires d'yeux luisaient sous la lumière de la lune montante.

Chapitre 11 - Le voyage

Lucrezia Borgiac n'avait pas vécu en vain, car bien qu'elle n'eût pas légué toute sa férocité et toute sa ruse à ses cinq fils, ils en avaient quand même hérité une bonne part.

Après la mort de leur mère, ils s'étaient séparés, chacun allant vers une partie différente de l'île. Là, chacun chercha comment dominer ou établir son empire sur une centaine de ses congénères. Chaque fils Borgiac se

contentait de son territoire en respectant celui de ses frères, car il y avait bien assez de nourriture pour tout le monde. La base de leur régime alimentaire était bien sûr le grand œuf de dodo. Les Borgiac avaient inventé des moyens plus efficaces pour casser les œufs ; par exemple, les pousser au pied d'un petit escarpement puis les écraser en faisant tomber des roches dessus. Ils étaient vite parvenus à être capables de tuer des poussins nouvellement éclos, puis d'assez gros dodelets. Maintenant, ils parvenaient même à anéantir des dodos adultes, âgés ou malades (c'est ce que sir Francis avait vu).

Le territoire de l'aîné des fils Borgiac touchait la plage de Béatrice et de Bertie. Quand il vit les six dodos avec les deux dodelets entreprendre leur longue marche, l'aîné convoqua sa bande et les suivit. Au début, ce fut par simple curiosité. Les voyageurs poursuivaient leur chemin toujours plus loin le long de la plage. Le jeune chef traversa donc le territoire de son cadet et les deux bandes se joignirent pour continuer la poursuite. On envoya alors des messagers aux trois autres frères. Quand sir Francis et ses amis atteignirent la pinasse, cinq cents rats s'étaient massés aux aguets et s'échauffaient mutuellement au plus haut degré de témérité.

Les fils Borgiac tinrent un conseil de guerre.

- Le perroquet ne compte pas, il crie plus qu'il ne mord, dit l'un.
- Les deux petits non plus, c'est de la bibine, dit l'autre.
- Et les deux vieux, ils peuvent même pas courir ! dit le troisième.
- Ça nous laisse donc quatre dodos, quatre contre cinq cents.
- Et comme la mer est derrière eux, ils peuvent pas s'échapper, dit l'aîné.
- Sauf sous nos dents ! grognèrent ses frères.

L'aîné dit :

- Ah, si m'man était là pour voir ça ! Retournez à vos troupes, frères, et attendez mon signal !

Il donna le signal : « Chargez ! ». C'était le cri même que Lucrezia Borgiac n'avait pas eu le temps de pousser. A ce moment précis, la septième et plus grosse vague de la marée annuelle de printemps souleva la pinasse et la tira sur les hauts-fonds. Au moment où les assaillants arrivaient de la plage au galop, une autre vague, puis une autre et encore une autre entraînaient le bateau de plus en plus loin.

La plage, qui s'éloignait, était maintenant recouverte d'une armée de rats furieux, jacassants et frustrés. Puis la marée changea et le reflux survint.

Sir Francis Drake et son équipage continuaient de s'éloigner vers le large.

- Ç'a été de justesse, on peut le dire, laissa tomber brièvement le petit amiral.

A part Tavistock et Fantaisie qui s'étaient endormis, épuisés, à peine arrivés à bord, ignorants du danger, les dodos étaient dans tous leurs états de joie et de soulagement.

- Vous les avez vus ? dit Béatrice.
- Il y en avait des centaines et des centaines, affirma Fatima.
- Nous n'aurions jamais pu faire face à un tel nombre, dit Hugo.
- Quelle évasion ! soupira Félix.
- Entièrement réussie, grâce à notre noble sir Francis ! déclara tante Florence.
- Oui, dit Bertie sobrement, nous vous devons la vie, Franck. Mais, maintenant, que faire ? Où aller ?
- Bertie, répondit sir Francis, j'n'en sais trop rien. C'que j'espère, c'est qu'avec l'aide du vent et du courant — et de beaucoup de chance — on va se retrouver sur une autre île.
- Il existe d'autres îles ?
- Des douzaines et des douzaines par ici. Y en a d'aussi grandes que la vôtre, d'autres beaucoup plus petites. Les singes de mer - comme vous les appelez — en connaissent quelques-unes, mais pas toutes. Beaucoup sont inconnues. C'est une comme ça qu'i faut espérer trouver.
- Mais comment allons-nous survivre, Franck ? demanda Béatrice. Qu'allons-nous boire et manger ?
- On pensera à ça demain, dit le perroquet. Maintenant, faut se reposer et dormir. La nuit est claire, le vent

comm' i' faut, et c'est vot' capitaine qu'est à la barre !

Le lendemain matin, à leur réveil, ils constatèrent que le courant les avait emmenés à des milles de la terre. D'aussi loin qu'ils pouvaient voir, les dodos ne voyaient que de l'eau et encore de l'eau. Le soleil se leva et ses rayons brûlants s'abattirent sur les voyageurs. Les dodelets commencèrent à ronchonner.

- J'ai chaud, se plaignit Fantaisie.
- J'ai faim, pleurnicha Tavistock. Et ils se mirent à gémir tous les deux.
- On a soif et on a mal au cœur !

Même les adultes commençaient à maugréer.

- Je ne vois aucune de vos *douzaines d'îles*, Franck, dit Béatrice, maussade.

Le moral de l'équipage de sir Francis était bien bas. Tous les oiseaux haletaient de soif au fond de la pinasse, leurs petites ailes ouvertes, le bec béant.

Le perroquet décida d'essayer de leur remonter le moral.

- Savez, le vrai sir Francis Drake, il s'est battu contre les Espagnols.
- Qu'est-ce que c'est? demanda Bertie d'une voix pantelante.
- Une autre variété de singes de mer. Et mon Francis trouvait toujours où étaient leurs navires pour les attaquer. Les Espagnols croyaient même qu'il avait un miroir magique dans sa cabine. I' croyaient qu'il pouvait voir au-delà de l'horizon. Eh bien, j'ai pas de miroir magique, mais j'peux voir par-delà l'horizon, moi, si j'vole assez haut.
- Vous n'allez pas nous quitter, sir Francis ? demanda tante Florence avec anxiété.
- Du calme, Madame, juste un petit tour là-haut pour voir c'que j'peux voir. J'serai revenu avant qu'vous ayez le temps de dire ouf ! Et il s'éleva en flèche dans le ciel pur. Son retour réveilla les dodos de leur léthargie, mais, hélas, il n'avait rien à signaler, sinon la promesse d'un changement de temps. Là-haut, il avait pu apercevoir de méchants nuages se formant au loin.
- Ça ne va pas être un autre typhon ? s'écria Béatrice effrayée.
- Ma foi, non, juste un grain des Tropiques, et c'est bon pour nous, j'vous le dis, affirma sir Francis avec entrain.

En effet, ils furent bien contents car, quand éclata la bourrasque, elle déversa un déluge qui rafraîchit leur corps bouillant. Puis le grain passa, laissant au fond du bateau une grande flaque d'eau qui leur permit d'étancher leur soif. En prime, le passage de la bourrasque semblait avoir excité un grand banc de poissons volants. Les poissons sautaient à la surface de l'eau, volaient sur les vagues, étincelants et irisés. Une vingtaine d'entre eux, ou peut-être davantage, tombèrent dans la pinasse et les dodos purent se régaler.

A la tombée de la nuit, tout le monde avait donc bien bu et bien mangé. Le soleil se coucha derrière les vagues, et avec lui disparut sa terrible chaleur. Sir Francis chanta d'entraînantes chansons de bord. Tout le monde commençait à penser que le jour suivant apparaîtrait le sanctuaire recherché.

Mais le lendemain vint et s'effaça sans le moindre aperçu d'une terre, et le lendemain ce fut pareil ainsi que le surlendemain. A deux reprises, ils furent balayés par une pluie d'orage. D'autres poissons volants sautèrent encore à bord. Et, le cinquième jour, il n'y avait toujours rien ; ils étaient tous très affaiblis. La fin semblait proche.

D'autres créatures s'en rendaient compte car on voyait de grandes formes rôder autour de la pinasse, leur aileron noir triangulaire bien droit et menaçant hors de l'eau. Les requins tournoyaient de plus en plus près. Il y en eut même un qui heurta le bateau avec son museau.

Sir Francis regarda ses compagnons inertes et sans forces. Il fit pour la centième fois le tour de l'horizon du regard. Il était désormais trop fatigué pour faire ses vols de reconnaissance.

Soudain, sir Francis Drake cria d'une voix perçante :

- TERRE !
- Quoi ? répondirent les dodos avec ce qui leur restait de voix.

- Terre à deux degrés bâbord avant ! Là, j'l'ai vue du haut de la vague ! Là-bas encore ! Ça y est, une terre en vue, les amis ! Vous la voyez maintenant ?

Tous, ils réussirent à se lever et à regarder. Là, à l'horizon, c'était vrai, on voyait une petite forme sombre qui grossissait peu à peu, se dessinant plus distinctement et montrant l'écume blanche des brisants et la ligne verte des arbres au-delà.

Les dodos exprimaient leur extase à grand bruit, toutes faim, soif et fatigue oubliées. Ils avaient abandonné leur paradis terrestre aux forces du Mal, mais voilà qu'ils en avaient trouvé un autre !

Seul sir Francis restait silencieux, sur ses gardes. Il savait en effet que la partie n'était pas encore gagnée et qu'ils n'étaient pas encore à terre. Capitaine, il l'était, certes, mais, hélas, pas dieu de la Mer pour pouvoir commander aux vents et aux courants. Si c'était ce que les dieux de la Mer voulaient, la pinasse voguerait tout droit, passant l'île, et resterait dans l'immensité salée. Mais les dieux furent cléments.

Comme ils s'en approchaient, sir Francis s'aperçut que ce n'était pas une île ordinaire. Il y avait tout autour, à quelque distance des plages, un atoll de corail, un anneau circulaire rocheux contenant un grand lagon entourant l'île.

« Parfait ! » pensa sir Francis. Pas un navire n'essaierait d'accoster ici, grâce aux rochers déchiquetés qui pourraient trouer la coque ou les chaloupes. Puis il s'aperçut qu'il existait un passage étroit dans l'anneau de corail. C'était un passage où s'engouffrait en bouillonnant la marée montante et vers lequel la pinasse elle-même était aspirée de plus en plus vite.

Pendant un moment, il sembla qu'ils pourraient se faufiler sans bavure par cette entrée, mais au dernier moment un tourbillon s'empara du bateau et le retourna sur le côté. Un fracas se fit entendre lorsque le corail, affûté comme un rasoir, déchira le flanc du bateau par où s'engouffrait déjà la mer.

- Quittez le navire ! hurla sir Francis Drake. Les femmes et les enfants d'abord.

Les dodos affolés roulaient de grands yeux. Sous eux, la pinasse prenait l'eau. Devant eux s'étendait le lagon qui les séparait de la terre ferme. Derrière eux ils voyaient avec frayeur aller et venir les nageoires noires et triangulaires.

- Remuez vos moignons ! On coule, il faut nager. Activez vos jambes comme si vous couriez, ça ira, vous verrez. Sautez, Béatrice, sautez, Fatima, et vous, tante Florence, Mââm ! Les petits, accrochez-vous à vos mamans !

Les trois poules dodos sautèrent donc par-dessus bord, Tavistock et Fantaisie, chacun sur le dos de sa mère. Une fois qu'elles eurent quitté le bateau, Bertie, Félix et Hugo suivirent.

Ils firent des prouesses, battant de leurs inutiles petites ailes et pédalant de leurs larges pattes ; au début, ils progressèrent puis ils ralentirent, se retournant sans cesse, terrorisés. Ils ignoraient que les requins ne franchissaient jamais l'étroite ouverture du lagon. Peu à peu, leurs plumes s'imbibant, ils commencèrent à couler.

Sir Francis Drake regardait, perché sur la barre. La tradition était que le capitaine quittât toujours le navire le dernier ; de toutes les façons, il ne pouvait plus rien faire pour les dodos désormais. Il les vit s'enfoncer lentement jusqu'à ce qu'il n'y eût plus que six grosses têtes et deux petites à dépasser de l'eau.

- Adieu compagnons, murmura le perroquet.

Ce fut alors qu'à sa grande surprise et à son soulagement, il vit six têtes remonter peu à peu. Les dodos avaient atteint les hauts-fonds du lagon et marchaient en fait dessus. Après avoir buté brusquement sur le sable, ils s'effondrèrent sur la plage, épuisés et trempés, et cependant sains et saufs. Dans un dernier gargouillement la pinasse naufragée sombra et disparut. Sir Francis Drake s'envola pour rejoindre ses amis.

Chapitre 12 - Un petit-fils

Ne serait-ce pas idéal de pouvoir dire qu'ils vécurent heureux pour toujours ? Toujours est beaucoup dire, car les dodos sont comme les hommes (et les perroquets). Un jour ils doivent mourir, soit à cause de la maladie, d'un accident ou d'une fatale destinée (comme celle du pauvre oncle Eric de Bertie), soit pour cause de grand âge.

Sir Francis et ses amis vécurent en fait réellement heureux très longtemps. En effet, l'île qui

était venue à leur rencontre était tout ce qu'ils avaient pu espérer de mieux. Il y avait de l'eau fraîche à boire, de beaux arbres pour s'abriter et abondance de nourriture ; des plantes, des fruits et une grande variété de fruits de mer. Et, par-dessus tout, il n'y avait pas de rats.

Il n'y avait pas non plus d'autres dodos, mais la petite colonie se mit à croître rapidement. Peu après l'accostage, une fois qu'ils furent reposés et qu'ils eurent oublié leurs épreuves, sir Francis eut à exécuter une tâche bien agréable. Ce fut rien de moins que le mariage de tante Florence avec le mûr mais fringant Hugo. Et, peu après, à la surprise générale, tante Florence se mit à pondre un œuf. Un précieux petit poussin en sortit, qui devint la prunelle des yeux de ses parents vieillissants. Quant aux plus jeunes, chaque couple produisit un poussin par an. Selon un heureux hasard, quand Béatrice avait une fille, Fatima avait un garçon, et vice versa. Ainsi, lorsque sur leur ancienne île le dernier dodo tomba sous les griffes des rats, il y avait une bonne réserve de dodelets sur l'île de Drake. C'est ainsi que les oiseaux avaient baptisé leur nouvelle terre, en l'honneur de leur sauveur. L'une des dernières joies de sa longue vie fut d'être présent lors de la naissance du petit-fils de Béatrice et Bertie et de Fatima et Félix.

Dans leur jeunesse, Tavistock et Fantaisie avaient eu peu d'atomes crochus. Un jour, cependant, Tavistock regarda l'aînée des filles de Félix et de Fatima. Il s'aperçut qu'elle était devenue un ravissant oiseau. Son cœur s'enfla alors dans son poitrail.

Celui de Fantaisie palpait dans sa poitrine quand ses yeux se posaient sur l'aîné des fils de Bertie et de Béatrice. On ne pouvait pas appeler cela un coup de foudre, mais c'était bien d'amour qu'il s'agissait. C'est ainsi que le vieux sir Francis les maria. Peu après vint au monde un joli garçon qu'ils nommèrent du vrai nom de grand-père Bertie : Hœufbert.

Ainsi qu'il se doit, chacun des nombreux fils et filles de Bertie et de Béatrice grandirent et, le plus naturellement du monde, choisirent comme femme et comme mari l'un des enfants de la très nombreuse famille symétrique de Félix et de Fatima. D'autres bébés naquirent qui devinrent dodelets, puis parents eux-mêmes.

Bien sûr, les poussins de l'île de Drake avaient toutes sortes de noms (y compris, j'ai le plaisir de le dire, plusieurs « Eric »). Quelques noms revenaient pourtant toujours. On ne manqua jamais de Bertie, de Béatrice, de Félix, de Fatima, de Florence et d'Hugo sur l'île de Drake.

Années, décennies et siècles ont passé, mais les mères racontent toujours à leurs enfants les anciennes histoires de singes de mer et de rats, des huit courageux voyageurs et de leur capitaine, le perroquet vert nommé sir Francis Drake.

FIN

Epilogue

Un jour, deux jeunes dodos se tenaient côte à côte sur la plage de l'île de Drake. C'était (mais ils n'en savaient rien) en l'an 2000, trois cent cinquante ans après le début de cette histoire.

Le monde avait beaucoup changé, mais ces dodos, eux, n'avaient pas le moins du monde changé, pas plus que leurs congénères. Lourds, maladroits et patauds, ils se tenaient aile contre aile. L'un (qui, par hasard, se nommait Bertie) dit : « Et si l'on se mariait ? » L'autre (qui s'appelait justement Béatrice) répondit : « Quelle bonne idée ! »

Aussi, n'oubliez pas de sourire quand on vous dira (et on vous le dira sûrement) : « Les dodos sont une espèce disparue. Ils n'existent plus. » Car, maintenant, vous savez (mais ne le répétez pas !) que sur une certaine île, quelque part dans l'océan Indien, les dodos existeront toujours.